3 1761 04202 9140

Artois, Achille d'
L'espionne

PQ
2153
A77E8

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lespionnepisod00arto

L'ESPIONNE,

ÉPISODE DE 1808,

EN CINQ PARTIES, MÊLÉ DE CHANT,

IMITÉ DU THÉATRE DE CLARA-GAZUL,

PAR MM.

ACHILLE DARTOIS ET **CHARLES DUPEUTY**,

MUSIQUE DE M. ADOLPHE ADAM,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 1er JUIN 1829.

PRIX : 2 FRANCS.

PARIS,
BEZOU, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DU THÉATRE DE M. SCRIBE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N°. 29,
vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.

1829.

SCÈNE II.

FRANÇOIS, LE RÉSIDENT.

LE RÉSIDENT.

Que le diable les emporte, avec leurs cérémonies! Ils me retiennent là, loin du feu, je suis pénétré, morfondu... Voyons, François, débarasse-moi de ma douillette, et approche-moi ce fauteuil.

FRANÇOIS.

Voilà, Monsieur.

LE RÉSIDENT, *il s'assied et se chauffe.*

Maudite île de Fionie!... Peste soit du Danemark! on ne peut sortir le matin sans risquer d'être trempé comme une soupe!... Heureusement, pour prix de mes services, je puis être baron un jour. Comme ça sonnerait bien... M. le baron de Paccarretti!

FRANÇOIS, *regardant par la fenêtre.*

Ah! voilà le général espagnol qui passe au grand galop.

LE RÉSIDENT.

Oui, il rentre chez lui, sans doute pour méditer quelque projet qu'il me faudra pénétrer, prévenir et réprimer. Peste! c'est que je n'ai dans cette île qu'une troupe d'alliés que je soupçonne fort insuffisante pour contenir la division espagnole, dont je suis chargé de surveiller l'esprit, en ma[illegible]alité de Résident. Les forces de la confédération, forces que je représente, sont en Danemarck, de l'autre côté du Belt. En vérité, le Prince m'a mis dans une situation bien critique... François, que penses-tu de tous ces Espagnols que commande le général d'Ercilla, et qui sont censés, avec nos troupes, composer la garnison de l'île?

FRANÇOIS.

Ma foi, Monsieur, je pense que tous ces moricauds là ne nous aiment pas beaucoup.

LE RÉSIDENT.

C'est aussi mon opinion... Avec ça, il n'y a pas à les faire revenir; ils sont tous entêtés comme des mulets de

Catalogne... Ils ne veulent pas se mettre dans la tête qu'ils doivent se priver des denrées coloniales... ils veulent prendre du café des îles... Conçois-tu ça?

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur, je conçois... C'est bon, le café...

LE RÉSIDENT.

Certainement que c'est bon... Mais nous nous en passons bien, nous!

FRANÇOIS.

C'est-à-dire, moi je m'en passe... mais vous, vous êtes censé vous en passer.

LE RÉSIDENT.

Moi, moi, c'est bien différent... il faut que je connaisse parfaitemen la qualité des marchandises que je fais saisir. Pour ne pas me tromper, je dois prendre du café bien sucré, bien chaud, et j'en prends... Allons, voyons, va brûler ce bon moka que j'aime tant, et ne raisonne plus...

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur, j'y vais. (*A part.*) Je le brûlerai, mais je le goûterai.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE III.

LE RÉSIDENT, *seul.*

Le Prince m'écrit qu'il a lieu de soupçonner la fidélité du marquis d'Ercilla et de son neveu. Peste!... moi aussi je soupçonne... je soupçonne toujours... c'est mon emploi. Malheur à eux s'ils conspirent! J'ai l'orde d'envoyer tous les jours un rapport au quartier-général pour faire arriver, au besoin, les troupes à marches forcées. Faire un rapport... Peste! je n'ai encore découvert aucun complot; c'est égal, il vaut mieux en voir où il n'y en a pas, que de n'en pas voir où il y en a.

(*Il s'est assis et va pour écrire.*)

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Au fait de tout moi je dois être,
Et c'est pour le faire connaître,
Que dans cette île l'on m'a mis.
J'en dois rendre compte à tout prix ;
Et pour prouver, quoi que l'on fasse,
Que je sais tout ce qui s'y passe,
Je dirais, sans nul embarras,
Tout ce qui ne s'y passe pas.

SCÈNE IV.

LE RÉSIDENT, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *de la porte du fond.*

Une dame demande à parler à Monsieur.

LE RÉSIDENT.

Une dame!... Et quelle espèce de dame?

FRANÇOIS.

Monsieur, c'est une jeune et jolie dame.

LE RÉSIDENT, *se levant.*

Une jeune et jolie dame!... dans cette île!... Dis-moi, François, mon toupet n'est-il pas défrisé? Les frimats n'ont-ils pas trop compromis le chou de ma cravate?... (*François lui présente un miroir.*) Non, bien, très-bien!... François, fais entrer. (*Il sort.*) Quelle peut être cette beauté mystérieuse qui vient me rendre visite, sans doute, de si loin?

FRANÇOIS, *annonçant.*

Madame de Coulanges.

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme DE COULANGES.

Mme DE COULANGES, *à la cantonade.*

Qu'on ait le plus grand soin de mes malles et de mes cartons de modes.

LE RÉSIDENT, *à part.*

Peste!... ça doit être au moins la femme d'un général. (*Ils se saluent tous deux profondément. — François approche des siéges, et sort.*) Pardon, Madame, de vous recevoir ainsi, au milieu des horreurs d'un cabinet diplomatique.

Mme DE COULANGES.

(*Lui donnant un papier.*) Monsieur, veuillez avoir la bonté de lire cette lettre.

LE RÉSIDENT, *prenant la lettre sans la décacheter.*

Madame arrive de Paris, sans doute?

Mme DE COULANGES.

Il n'y a pas bien long-temps que j'ai passsé à Paris; mais cette lettre vous dira...

LE RÉSIDENT, *même jeu.*

Quel bonheur pour moi de retrouver une fleur... au milieu des neiges éternelles... J'ose à peine espérer que vous daignerez prolonger ici votre séjour?

Mme DE COULANGES.

Je ne sais... Si vous vouliez prendre la peine de lire cette lettre...

LE RÉSIDENT, *même jeu.*

Niborg est fort triste: nous avons ici fort peu d'hommes aimables... Moi, surtout, je m'y ennuie à mourir... Mais à propos de Paris, que dit-on de Talma, des feuilletons de Geoffroi, des débuts de Madame Boulanger, de la petite Émélie Levert?... La Barilli fait-elle toujours fureur?... On dit qu'on s'étouffe à l'Odéon?

Mme DE COULANGES.

Monsieur, de grâce, prenez la peine de lire cette lettre.

LE RÉSIDENT.

Puisque vous le permettez... (*Il ouvre la lettre.*) Brr, brr, brr... Ah! mon dieu que vois-je!... Quoi! c'est pour cette mission que... Pardon, Madame; mais l'étonnement, la stupéfaction... Vous n'êtes donc pas Française?

Mme DE COULANGES.

Non, Monsieur, je suis de Florence.

LE RÉSIDENT.

Qu'importe le pays!... Votre nom est supposé... (*A Part.*) Et moi qui la prenais pour la femme d'un général. (*Haut, la regardant.*) Allons, ma belle Dame, il ne

faut pas rougir pour cela. Je suis au fait, causons comme deux connaissances intimes. Vous savez l'espagnol?

(*Il s'assied.*)

Mme DE COULANGES.

(*Sasseyant.*) Oui, Monsieur.

LE RÉSIDENT.

Eh bien! parlons français.

Mme DE COULANGES.

Faites-moi connaître le général esapgnol.

LE RÉSIDENT.

Ah! de ce côté là, la place est inexpugnable. Ses soixante ans le défendent contre vous; et vos yeux, tout jolis qu'ils sont, n'ont pas le pouvoir de faire parler celui qui a perdu la parole.

(*Il rit en approchant son fauteuil de celui de Madame de Coulanges.*)

Mme DE COULANGES.

(*Reculant le sien.*) On m'a dit qu'il avait un ami qui possède toute sa confiance.

LE RÉSIDENT.

C'est vrai; son aide-de-camp et son neveu auquel on prétend qu'il ne cache rien. C'est un drôle de corps : vif, léger, étourdi, en apparence, on croirait qu'il n'a pas de secret à lui. Eh bien! vingt fois, je me suis cru au moment de savoir ce qu'il pensait, et n'ai jamais pu y parvenir.

Mme DE COULANGES.

Ses habitudes?

LE RÉSIDENT.

Fumeur déterminé... du moins il dit que c'est pour fumer qu'il s'enferme des heures entières avec son oncle; mais moi, je soupçonne tout bonnement qu'ils conspirent pour sortir de cette île... et c'est ce dont il faut nous assurer.

Mme DE COULANGES.

Son nom?

LE RÉSIDENT, *à part.*

Elle n'oublie rien. (*Haut.*) il s'appelle don Juan Diaz; et les soldats, dont il est très-aimé, l'ont surnommé le petit Marquis... Il marquisito... Vous savez l'Espagnol?...

Mme. DE COULANGES.

Il demeure ?

LE RÉSIDENT.

A l'hôtel des Trois Couronnes, sur le bord de la mer.

Mme DE COULANGES.

Bon ! cela me suffit.

LE RÉSIDENT, *se levant.*

Ah ! je ne doute pas de votre habileté ; on m'écrit que vous parlez trois à quatre langues, que vous prenez à volonté tous les déguisemens ; mais pour arracher à don Juan son secret, il faudra bien de l'adresse.

Mme DE COULANGES.

Vous avez raison, j'aurai de la peine !

COUPLETS.

Je conçois que pour le séduire,
Il faudrait user, avec art,
De tout le charme d'un sourire.
De la puissance d'un regard ;
Que, possédant cette magie,
Dont la nature, à son gré, nous para,
Il faudrait être, et piquante et jolie :
Je n'ai peut-être pas ce qu'il faut pour cela.

(*Elle regarde le Résident avec un sourire.*

Deuxième Couplet.

Il faudrait emprunter les armes
D'une coquette, et profiter d'un rien ;
Savoir aussi répandre quelques larmes ;
Quand la beauté n'a plus que ce moyen ;
Il faudrait le séduire encore,
Si la musique autrefois le charma,
Par une voix et brillante et sonore :

(*Elle fait quelques traits de chants.*)

Je n'ai peut-être pas ce qu'il faut pour cela.

LE RÉSIDENT.

Dieux ! quels regards !... comme ça pénètre... Voilà des yeux qui me font l'effet d'être de fameux diplomates.

Mme DE COULANGES.

Je vous quitte, et me rends à l'hôtel qu'habitent le Marquis et son neveu... Je laisserai une partie de mes malles ici... et, selon que je le jugerai nécessaire, je logerai chez vous ou aux Trois Couronnes.

(*Elle baisse son voile et va pour sortir.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *accourant.*

Voilà l'aide-de-camp du général espagnol qui descend de cheval, à la porte de la Résidence.

Mme DE COULANGES.

Don Juan!... Alors je change d'idée, et il ne sortira pas d'ici avant que nous ne nous soyons rencontrés.

LE RÉSIDENT.

Je crois deviner... (*A François.*) Conduis Madame dans l'appartement qui donne sur le jardin, et que tout le monde lui obéisse. (*Il la reconduit et lui baise la main.*) Oh! quelle jolie main!... Cette femme là a des détails charmans.

(*Elle sort par la porte à droite.*)

SCÈNE VII.

LE RÉSIDENT, *seul.*

Certainement, voilà bien l'auxiliaire qu'il me fallait... Mais je pense à une chose, moi... Si j'agis de concert avec elle, il faudra partager les récompenses qui m'attendent, sans compter l'honneur... au lieu que si je pouvais découvrir tout seul une bonne petite conspiration et faire mon rapport, je n'aurais rien à partager... Essayons de faire jaser ce jeune aide-de-camp qui se moque de ma diplomatie, et que je déteste de tout mon cœur.

(*A don Juan qui entre en chantant.*)

SCENE VIII.

DON JUAN, LE RÉSIDENT.

LE RÉSIDENT.

Ah! Colonel! soyez le bien venu... je suis enchanté de vous voir. Toujours chantant, seigneur don Juan! bravo!... Il paraît qu'en servant dans les armées de France, vous avez pris le caractère vif et léger de leurs officiers.

D. JUAN.

Oui, j'aime beaucoup les Français et surtout les Françaises. Mais hélas! dans cette île maudite, c'est encore pis que le café et le chocolat... Il n'en vient même pas par contrebande.

LE RÉSIDENT.

Et le Général, les manœuvres ne l'ont-elles pas fatigué?

D. JUAN.

Mon oncle... le Général... Ce qui le fatigue c'est de se reposer.

LE RÉSIDENT.

Oh! je le conçois bien... un militaire n'aime pas le repos... l'inaction, et les Espagnols surtout sont très remuants, très-entreprenants.

D. JUAN, *à part.*

Le vieux renard, il voudrait me faire parler... Tenons nous bien, et tâchons qu'il parle, au contraire.

LE RÉSIDENT.

Puis-je savoir, Seigneur, ce qui me procure l'honneur de votre visite?

D. JUAN, *jouant l'étourdi.*

Oh! c'est vrai!... Au fait, j'étais venu ici pour quelque chose... Attendez donc que je me rappelle...

LE RÉSIDENT, *à part.*

Quel étourneau!... je n'apprendrai rien.

D. JUAN.

Ah! m'y voici. Vous savez qu'il y a six mois que nous sommes sans nouvelles de notre patrie...

LE RÉSIDENT, *à part.*

Notre patrie! oh! oh! oh! voilà nn mot suspect... ayons l'oreille au guet. (*Haut.*) Eh bien! mon cher Colonel?

D. JUAN.

Eh bien! M. le Résident, je venais vous demander si vous n'aviez pas reçu, pour nous, quelques lettres de nos familles?

LE RÉSIDENT.

Non, absolument rien.

D. JUAN, *prêt à s'emporter.*

Rien. (*Se remettant.*) Pour moi, je le crois bien que vous n'avez rien reçu... Mais nos soldats n'ont pas la même patience... Tenez, voulez-vous que je vous parle avec confiance?

LE RÉSIDENT.

Oh! oui... parlez-moi avec confiance!

D. JUAN.

Eh bien! on dit que vous avez des ordres de votre Gouvernement pour arrêter toutes nos lettres.

LE RÉSIDENT.

Et vous pouvez croire...

D. JUAN.

Oh! non, je ne le crois pas.

AIR : *A soixante ans.*

Ce bruit qu'en ces lieux on publie,
Est dépourvu pour moi de vérité;
Comment penser que de notre patrie
Tout ce qui vient est toujours inspecté?
Et, sur-le-champ, par vous intercepté.
Quelles raisons que je ne puis connaître,
Ainsi, Monsieur, vous forceraient d'agir?
Vous en devez, comme moi, convenir:
Celui pour qui l'on écrit une lettre,
Est le seul qui doive l'ouvrir.

LE RÉSIDENT, *à part.*

Bon, il s'échauffe... il va parler politique.

D. JUAN, *avec légèreté.*

C'est dommage pourtant qu'il n'y ait pas de lettres pour moi... j'ai connu tant de jolies femmes à Séville!

LE RÉSIDENT, *à part.*

Allons, il ne se livre pas.

D. JUAN, *avec insouciance.*

Et puis, voyez-vous, M. le Résident, il est désagréable pour de fidèles serviteurs comme nous, de ne pas savoir à quoi nous en tenir sur les bruits que fait courir la malveillance.

LE RÉSIDENT.

Comment! la malveillance aurait l'audace...

D. JUAN.

Hélas! oui. Et puisque vous voulez que je vous parle franchement... On dit que l'Espagne est tout en feu... que, recouvrant son ancienne énergie, elle s'est levée tout entière pour la cause de la liberté.

LE RÉSIDENT, *vivement.*

C'est faux! c'est faux!

D. JUAN.

C'est ce que je me tue de leur dire; mais quand on n'a pas de lettres, comment convaincre les incrédules?

LE RÉSIDENT.

Oser répandre des nouvelles allarmantes, quand on en a de bonnes et de toutes faites dans le Journal officiel!

D. JUAN, *à part.*

Bon! il prend feu! (*Haut.*) C'est infâme!

LE RÉSIDENT.

Oui... c'est infâme!

D. JUAN, *à part.*

De mieux en mieux... tu diras la vérité. (*Haut.*) Croiriez-vous qu'ils ont l'indignité d'ajouter que chaque habitant est devenu soldat, et que sur le bord de la mer, près d'un certain bourg nommé Vimeira... une bataille...

LE RÉSIDENT, *vivement.*

Non, Monsieur, non, vous êtes mal informé.

D. JUAN.

Il n'y a pas de doute.

LE RÉSIDENT.

On vous a trompé; laissez-moi rétablir les faits.

D. JUAN, *le poussant.*

Oui, oui, allez, allez.

LE RÉSIDENT.

Un souèlvement s'est opéré, c'est vrai...

D. JUAN.

Bon.

LE RÉSIDENT.

On s'est battu à Vimeira; c'est encore vrai.

D. JUAN.

Bien.

LE RÉSIDENT.

Mais ils ont été tournés, coupés, taillés en pièces, et le calme a été rétabli partout.

D. JUAN.

Allez, allez toujours.

LE RÉSIDENT.

A la suite de quoi on a évacué le pays, d'après des ordres supérieurs.

D. JUAN.

A Merveille!... On a évacué le pays?

LE RÉSIDENT.

Je vais vous checrher, pour montrer à tous vos allarmistes, une relation écrite et beaucoup plus claire.

D. JUAN.

Ah! oui... et bien vraie?

LE RÉSIDENT.

Vraie comme une gazette allemande.

Walse de Robin des Bois.

De la vérité tout entière
Je vais faire un récit formel;
Si quelqu'un doute de l'affaire,
Vous lui direz : C'est officiel...
(*A part.*) Prudemment cédons la partie
A cette belle aux yeux si doux
Car, en fait de diplomatie,
Une femme en sait plus que nous.

ENSEMBLE.

De la vérité tout entière
Allez faire un récit formel;
Si quelq'un doute de l'affaire,
Vous leur direz : C'est officiel.

(*Il sort à gauche.*)

SCÈNE IX.

DON JUAN, *seul.*

Que de peines il se donne pour nous cacher ce que nous soupçonnons depuis si long-temps... O Espagne! ô mon pays! quel sera ton sort dans cette lutte terrible!... Ah! du moins, si je ne puis te défendre, tous mes vœux, toutes mes pensées sont pour toi. (*On entend sur la harpe l'air suivant.*) Qu'entends-je!... Cet air ne m'est pas inconnu; non, je ne me trompe pas, c'est un refrain castillan

MAD. DE COULANGES, *en dehors.*

Douce patrie,
Toujours chérie,
Belle Ibérie
Est tout pour moi!

D. JUAN.

Qui peut donc chanter ce refrain si souvent répété dans ma patrie?.. (*Apercevant Madame de Coulanges qui entre.*) Que vois-je?

SCÈNE X.

DON JUAN, Mme DE COULANGES, (*costume des Andalouses.*)

Mme DE COULANGES.

Ah! quelqu'un ici, et ce n'est pas M. le Résident?

D. JUAN, *vivement.*

Non, Madame, c'est un mlitaire; don Juan Diaz, le neveu, l'aide-de-camp du brave d'Ercilla, et votre compatriote; car je vois que vous êtes Espagnole.

Mme DE COULANGES.

Oui, Monsieur.

D. JUAN.

Et Andalouse?

Mme DE COULANGER.

Oui, Monsieur.

D. JUAN.

Il n'y a que les femmes de mon pays qui possèdent cette grâce, ce je ne sais quoi, qui la font reconnaître au premier coup-d'œil... Madame est de Séville?... j'en suis aussi; et peut-être que nos familles...

Mme DE COULANGES.

Non, Monsieur, je suis de Cordoue... Mariée fort jeune à un officier français, il partit pour l'armée du nord, et je perdis successivement en Espagne mon père et mes deux frères. Mon mari, alors en Pologne, fut désigné pour faire partie du corps d'armée espagnole, cantonnée dans cette île. Je venais pour l'y joindre; mais, à mon arrivée, j'appris qu'il avait été tué dans une de nos dernières batailles.

D. JUAN.

Ainsi, Madame, vous êtes veuve, libre...

Mme DE COULANGES.

Oui, Monsieur, je suis maintenant seule sur la terre, et bien loin de mon pays.

D. JUAN.

Pauvre petite femme..... quel bonheur!.... Non, je veux dire quel malheur!... Enfin, Madame, soyez sûre que je suis un véritable Espagnol, et que votre malheur m'intéresse. (*A part.*) Elle a de si jolis yeux! (*Haut.*) Et comptez-vous demeurer à la Résidence?

Mme DE COULANGES.

On me l'a bien offert; mais, je ne veux pas. (*Avec mystère.*) Comme Espagnole, je ne serais pas libre ici, Je veux aller loger aux Trois Couronnes.

D. JUAN.

Oh! oui, Madame, c'est une très bonne idée que vous avez là; d'abord, le marquis d'Ercilla et moi, nous y demeurons : nous aurons le plus grand soin de vous, moi surtout, j'en aurai un soin tout particulier. Nous serons là, entre compatriotes.

Mme DE COULANGES.

Mais, depuis que vous avez quitté l'Espagne, vos goûts sont peut-être changés?

D. JUAN.

Non, Madame, non, rien ne peut valoir pour moi, les beautés de mon pays... Ma patrie avant tout.

Mme DE COULANGES.

Silence!... il ne faut pas crier cela ici.

D. JUAN, *étourdiment.*

Oh! je le sais bien.

Mme DE COULANGES.

Si l'on soupçonnait que vous regrettez votre pays, que vous désirez le revoir...

D. JUAN.

Oh! je ne le dis à personne.

Mme DE COULANGES.

Si l'on l'on savait que, séparé des braves soldats que vous commandiez autrefois, votre vœu le plus cher serait de pouvoir leur rendre leur chef si regretté, (*Mystérieusement.*) il Marquisitto.

D. JUAN.

Quoi! vous savez?...

Mme DE COULANGES.

Je ne sais rien; je ne dois rien savoir ici. (*A voix basse.*) Mais, moi aussi, j'aime, je regrette l'Espagne... Et la preuve, c'est ce vieux chant national que je répétais tout-à-l'heure.

D. JUAN.

Je l'ai reconnu.

Mme DE COULANGES.

Tenez, à demi-voix.

D. JUAN.

Oh! oui, je vous en prie.

Bolero.

Douce patrie,
Toujours chérie,
Belle Ibérie
Est tout pour moi!

Suivant ta loi,
Toujours vers toi,

Vole mon âme !
Soleil d'été,
Vive beauté !
Là tout enflamme !...
Douce patrie,
Toujous, etc.

Le Castillan pour se soumettre,
A trop d'audace et de fierté ;
Et pour fers il ne doit connaître
Que les chaînes de la beauté.
L'Espagne à ses enfans est chère,
Elle ne doit jamais périr.
L'Espagnol peut aimer et plaire ; } (*bis*.)
Mais il n'est pas né pour servir.

Douce patrie,
Toujours, etc.

D. JUAN.

Ah! Madame, je suis transporté, ravi... Je me suis cru dans ma patrie. Vous êtes un ange de beauté, de courage, qui me rappelez le plus sacré des devoirs; et c'est à vos genoux que je jure...

Mme DE COULANGES.

(*L'empêchant de se mettre à genoux.*) Silence donc ; voici le Résident.

SCENE XI.

LE RÉSIDENT, DON JUAN, Mme DE COULANGES.

LE RÉSIDENT, *un papier à la main.*

Mille pardons, Colonel, si je vous ai fait attendre.

D. JUAN.

Je vous assure que je ne me suis pas du tout aperçu de votre absence.

LE RÉSIDENT, *regardant Madame de Coulanges.*

(*A part.*) Elle joue son rôle à merveille. (*Haut.*) C'est que, voyez-vous, j'ai voulu vous donner un récit fidèle et en consience.

D. JUAN, *prenant le papier.*

Ah! oui... le récit officiel... Vous êtes un homme char-

mant. (*A part.*) Il ya si long-temps que je n'avais vu une jolie femme !

LE RÉSIDENT.

Je suis un homme charmant... Ah! ça, est-ce qu'il perd la tête? (*Madame de Coulanges lui fait signe.*) Ah! bon, je soupçonne que j'y suis.

D. JUAN.

Pardon, Madame, mais mon devoir m'appelle auprès du Général. (*Bas à madame de Coulanges.*) Nous nous reverrons?

Mme DE COULANGES, *bas.*

Aux trois Couronnes.

D. JUAN.

M. le Résident, vous êtes un homme délicieux!

LE RÉSIDENT, *à part.*

Si ça continue, je finirai par être un homme adorable.

D. JUAN.

FINAL.

Une fois quand on vous a vue,
Ah! toujours on voudrait vous voir;
Et d'une prochaine entrevue,
En partant j'emporte l'espoir.

(*Il salue et sort par le fond.*)

SCÈNE XII.

LE RÉSIDENT, Mme DE COULANGE.

LE RÉSIDENT, *chanté.*

Eh bien! qu'avez-vous fait ma chère?

MAD. DE COULANGES.

Ici parlez-bas.

LE RÉSIDENT

Avec vous a-t-il pu se taire?

MAD. DE COULANGES.

Il m'attend là-bas.
Surtout soyons discrets;

Je réponds du succès,
Car je le tiens dans mes filets.

LE RÉSIDENT, *parlé.*

Bon!... Vous pensez qu'il a de quoi faire un petit rapport?

Mme DE COULANGES.

Pas encore. Je vais aux trois Couronnes. Pour nous revoir, convenons d'un signal. Faites observer près de l'hôtel, si je me montre à la fenêtre, parée d'une guirlande de roses; c'est que j'aurai découvert quelque chose d'important. Alors, je vous attendrai à la nuit, dans le plus grand mysère.

LE RÉSIDENT.

Bravo! bravo!... une conspiration au milieu des roses. Je me fais l'effet d'un petit Fiesque... Le signal ne peut manquer de me parvenir... J'aurai quelqu'un à chaque fenêtre.

ENSEMBLE.

Mais parlons bien bas,
Conduisons tout avec mystère,
Du mystère,
Je réponds de l'affaire;
Car je le tiens dans mes } filets. (*bis.*)
Il tombera dans ses }

(*Sur la fin de l'air, Madame de Coulanges baisse son voile et sort par le fond.*)

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

Le Théâtre représente une salle commune de l'hôtel des Trois Couronnes. — Une fenêtre à gauche, donnant sur la mer. — Une autre vis-à-vis, donnant sur une place. — Un meuble surmonté d'une glace. — A droite et à gauche, une porte sur un plan plus reculé. — Une autre porte au milieu, dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Au lever du rideau, le général d'Ercilla est à la fenêtre; il regarde du côté de la mer avec une longue-vue. — Deux heures sonnent.*)

D'ERCILLA, *seul.*

Deux heures! et personne encore... Les vagues, rien que les vagues... pas un point à l'horizon pour me donner une lueur d'espérance! Peut-être ont-ils craint le mauvais temps... c'est au contraire celui qu'ils auraient dû choisir. Cependant, me mandait l'amiral Américain, le général d'Ercilla peut compter qu'il aura de mes nouvelles avant deux jours... S'ils avaient été pris par quelques gardes-côtes, malgré leurs passe-ports!... Auront-ils pu cacher leurs dépêches?... Ah! j'aimerais mieux mille fois me trouver au milieu des boulets d'un champ de bataille que dans cette chambre, attendant ce bateau sans pouvoir hâter d'un instant son arrivée.

(*On entend en dehors des murmures et des cris de soldats.*)

SCÈNE II.

D'ERCILLA, L'HOTESSE, *puis* SOLDATS ESPAGNOLS.

D'ERCILLA, *à l'hôtesse qui rentre toute effrayée.*

Quel est ce bruit? d'où vient ce tumulte ?

L'HOTESSE.

M. le Général, ce sont des soldats de votre divison qui demandent à grands cris des nouvelles de leurs pays... ils sont furieux... Ah ! Général, ne les attendez pas.

D'ERCILLA.

Qui?... moi, j'aurais peur de mes soldats!... Je vais au-devant d'eux.

L'HOTESSE.

Les voilà!

(*Elle se sauve.*)

CHŒUR.

SOLDATS, *entrant en désordre.*

Qu'on nous traite ou non de rebelles,
Nous sommes las d'être soumis,
Nous voulons enfin des nouvelles
De nos parents, de nos amis.

D'ERCILLA.

Comment, soldats! est-ce à moi que s'adressent ces reproches ? moi qui ai partagé tous vos dangers, moi qui partage encore toutes vos inquiétudes?

UN GRENADIER.

Nous voulons retourner en Espagne.

TOUS.

Nous voulons quitter ce pays.

D'ERCILLA.

Et savez-vous si c'est moi qui vous y retiens. Quel est celui qui accuse son Général ? Voyons. (*Il prend un Grenadier par la main.*) Est-ce toi, Gusman?

LE GRENADIER.

Quoi! mon Général se souvient de mon nom?

D'ERCILLA.

Oui, je me le rappelle. (*Aux autres.*) Et les vôtres aussi, mes chers compagnons d'armes.

AIR *de Turenne.*

Toi, Lorenzo, tu fus mon camarade;
Toi, Michelli, je connais ta valeur,
Et toi, Nunez, tu servais à Grenade.
Vous le voyez, je sais vos noms par cœur;
Je les appris, jadis, au champ-d'honneur!
Ah! lorsqu'on a fait tant de guerres,
Qu'ensemble on a versé son sang,
Quel que soit le grade ou le rang,
Ne savez-vous pas qu'on est frères!

(*Avant le dernier vers, il prend la main des soldats qui l'ont entouré.*)

TOUS.

Vive notre Général! vive le marquis d'Ercilla!

D'ERCILLA, *voulant les retenir.*

Silence! silence! mes amis, je vous en prie... Mais conservez toujours à votre vieux Général la première place dans votre cœur, après celle que vous devez à votre pays. (*A Gusman.*) Gusman, un mot. (*Il s'approche.*) C'est toi, qui étais en faction hier, à cette heure ci, sur le bord de la mer?

LE GRENADIER.

Oui, mon Général.

D'ERCILLA.

Et tu n'as remarqué aucune embarcation, aucun bateau?

LE GRENADIER.

Aucun, mon Général.

D'ERCILLA.

Retourne à ton poste... vous aussi, mes amis!... Et quant aux nouvelles d'Espagne, d'ici à demain, j'espère que j'en aurai de bonnes à vous donner. Allez.

CHŒUR.

Ah! quel bonheur extrême !
Vive notre Général !
Il est brave, il nous aime,
Qu'il donne le signal,
Nous mourrons, s'il le faut, pour notre Général.

(*Ils sortent tumultueusement*)

SCÈNE III.

D. JUAN, D'ERCILLA.

D'ERCILLA.

Maintenant, je puis compter sur mes soldats... et je n'ai plus qu'à m'assurer de mes officiers.

D. JUAN, *entrant vivement.*

Que vient-on de m'apprendre, Général... vos soldats se révoltent contre vous ?

TOUS, *en dehors.*

Vive d'Ercilla ! vive notre Général !

D'ERCILLA.

Oui... tenez, voilà leurs cris de révolte !

D. JUAN.

A la bonne heure ! au moins, je les reconnais là. (*A la la cantonade.*) Pédrille ! desselle ma jument ; je ne continuerai pas la promenade... L'orage ne peut tarder à éclater.

D'ERCILLA, *à part.*

La mer n'est plus tenable ! J'espère maintenant qu'ils ne se sont pas embarqués.

D. JUAN, *redescendant.*

Général, j'ai d'excellentes nouvelles à vous annoncer.

D'ERCILLA.

Vous avez passé à la Résidence !

D. JUAN.

Oui... et j'y ai vu une petite femme charmante.

D'ERCILLA.

Quelle tête!

D. JUAN.

Ah! c'est juste. Ce n'est pas pour cela que je suis allé à la Résidence... Eh bien! apprenez donc que tous les bruits sur le soulèvement de Vimeira sont qui courent vrais. Tenez, voici le récit officiel du Résident... prenez-le pour ce que ça vaut.

(*Il lui donne un papier.*)

D'ERCILLA, *ayant lu.*

Toute l'Espagne sera donc bientôt sous les armes?

D. JUAN.

Et nous ne serons pas là!... O Espagne! Espagne!... Vive tes Basquinas, tes légers Boléros, et tes yeux noirs si brillans!

D'ERCILLA.

Don Juan, n'est-ce que pour cela que vous désirez revoir l'Espagne?

D. JUAN.

Vive dieu! mon oncle! Voulez-vous que je vous dise une raison bien sérieuse, qui me fait désirer de la revoir.

D'ERCILLA.

Oui, si vous êtes capable de parler sérieusement.

D. JUAN.

Si j'en suis capable!...

AIR *de la jeune mère.*

Un seul penser que vous devez comprendre,
Occupe ici mes esprits prévenus;
Dans mon pays, si j'aspire à me rendre,
C'est pour qu'il ait un défenseur de plus, (*bis.*)
Et si l'Espagne, enfin, est asservie,
Si par le ciel, son sort est arrêté,
Je veux du moins voir encor ma patrie,
Pour y mourir avec la liberté.

D'ERCILLA, *lui serrant la main.*

Don Juan, je ne te connaissais pas encore... Malgré ta légèreté apparente, tu as le cœur d'un véritable Espagnol.

D. JUAN.

Il faut bien que j'ai quelque chose de vous, mon oncle.

D'ERCILLA.

Ecoute, don Juan, je veux te confier un secret que tu es digne d'apprendre... Bien que nous ne portions pas de chaînes, nous sommes captifs dans cette île... Ici une armée nombreuse d'auxiliaires nous observe!... De l'autre côté du Belt, une seconde armée se tient prête à marcher contre nous, au moindre avis, et pourrait, en quelques jours, se réunir avec les Danois et les Allemands, pour nous écraser!... Mais cette mer, qui semble nous fermer le chemin de notre patrie!... cette mer... c'est elle qui nous offrira un passage pour y retourner.

D. JUAN.

Que dites-vous?

D'ERCILLA.

Oui, grâce aux intelligences que j'ai su me ménager, et malgré tous les obstacles, nous quitterons cette île. (*Bruit.*) Quel est ce bruit?... Ciel!... nous aurait-on entendus?

D. JUAN.

Non, mon oncle, rassurez-vous!

SCÈNE IV.

L'HOTESSE, Mme DE COULANGES, DON JUAN, D'ERCILLA, *dans le fond*, UNE FEMME DE CHAMBRE.

L'HOTESSE.

Madame, donnez-vous la peine d'entrer.

D. JUAN, *à part.*

C'est elle... elle ne m'a point manqué de parole.

D'ERCILLA, *à don Juan.*

Quelle est cette dame?

D. JUAN.

Celle que j'ai rencontrée à la Résidence... une compatriote!... N'est-ce pas qu'elle est bien jolie!... Général, permettez-moi de vous présenter Madame.

(*Madame de Coulanges fait une profonde révérence; d'Ercilla un léger mouvement de tête, d'un air distrait.*)

D'ERCILLA.

Don Juan !.. je vous attends chez moi...

(*Madame de Coulanges fait un mouvement. — Il sort à droite.*)

SCÈNE V.

L'HOTESSE, Mme DE COULANGES, DON JUAN, LA FEMME-DE-CHAMBRE.

L'HOTESSE, *à Madame de Coulanges.*

C'est ici le salon de compagnie, et Madame n'aura qu'à traverser le carré pour s'y rendre. Elle sera voisine du marquis d'Ercilla, comme elle a paru le désirer.

D. JUAN, *à part.*

C'est une attention pour moi.

L'HOTESSE.

J'espère que madame sera contente.... un appartement superbe, un balcon sur le bord de la mer... une vue magnifique.

Mme DE COULANGES.

Louise !... suivez Madame, et faites porter mes malles dans l'appartement qu'elle me destine ; seulement, laissez ici ce carton.

(*La femme-de-chambre pose le carton sur une table et sort, avec l'Hotesse, à gauche.*)

SCÈNE VI.

Mme DE COULANGES DON JUAN.

D. JUAN.

Enfin, Madame, je vous revois.

Mme DE COULANGES, *riant.*

Mais il me semble, Monsieur, qu'il n'y a pas bien long-tems que vous m'avez quitté ?

D. JUAN.

Y pensez-vous, Madame... pas long-temps !.... savez-vous qu'il y a près de deux heures ?

Mme DE COULANGES, *à part.*

Ce Marquis d'Ercilla m'inquiète. (*Haut.*) Il paraît que la personne qui était là tout-à-l'heure, ne pense pas comme vous à mon égard ?

D. JUAN.

Le Général ?... oh !... je m'en vais vous dire... c'est qu'il a tant de pensées qui l'occupent....

Mme DE COULANGES.

Tant de pensées. (*Avec douceur.*) Je voudrais lui plaire aussi à cause de vous.

D. JUAN, *vivement.*

Vous lui plairez, Madame.

Mme DE COULANGES.

Pour y réussir, je veux changer de parure... Vous permettez ?...

(*Elle arrange ses cheveux en se regardant dans la glace.*)

D. JUAN.

Le Géuéral lui-méme, ne saurait se défendre de vous aimer, pas autant que moi par exemple. En venant ici, vous avez comblé tous mes vœux.

Mme DE COULANGES.

C'est en Espagne que vous seriez heureux ; mais vous n'avez pas d'espoir.

D. JUAN, *avec entraînement.*

Au contraire, Madame. Tenez, vous êtes Espagnole, vous pensez comme moi, vous aimez votre pays ; je dois vous faire partager ma joie, mes espérances. Le projet que méditait le Général, est sur le point de s'accomplir, et tous les Espagnols retenus dans cette île, vont peut-être rejoindre leurs braves frères d'armes.

Mme DE COULANGES, *après un mouvement de joie.*

Prenez donc garde, le Général est là, il ne me connaît pas, lui, et s'il savait...

D. JUAN, *allant à la porte.*

Oh ! il ne nous écoute pas.

Mme DE COULANGES, *à part, profitant du moment où don Juan remonte la scène, met la couronne de roses, et se montre vivement à la fenêtre de droite, en disant :*

Je le tiens.

D. JUAN, *sans la voir.*

Il est tellement occupé qu'il ne lève pas les yeux de dessus sa carte.

Mme DE COULANGES.

Le signal est donné.

D. JUAN, *se retournant.*

(*Apercevant la couronne.*) Ah! vous êtes charmante!... Que je vous sais gré d'avoir mis cette parure!...

Mme DE COULANGES.

J'hésite à vous croire, vous êtes si léger!

D. JUAN.

Eh bien! c'est ce qui vous trompe. Il est pour moi des choses, dont l'impression reste toujours là... Et tout-à-l'heure, en passant sur le bord de la mer, j'étais devenu tout-à-coup sérieux et mélancolique.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, je disais à ces oiseaux fidèles,
Qui vont chercher notre éternel printemps,
De notre Espagne, heureuses hirondelles!
Dans quelques jours vous allez voir les champs.
Fendez les airs, volez à tire-d'ailes,
Mais, par pitié, posez-vous un instant
Sur l'humble toît où ma mère m'attend,
Et donnez-lui de mes nouvelles.

Mme DE COULANGES, *à part, et comme frappée d'une idée subite.*

Sa mère l'attend!... Quel changement vient de se faire en lui?

D. JUAN, *livré à ses pensées.*

O ma mère! te reverrai-je un jour?

Mme DE COULANGES, *à part.*

Je ne sais ce que j'éprouve!... (*Haut et avec hésitation.*) Et pourquoi doutez-vous?...

D. JUAN, *vivement.*

Si vous saviez les moyens qu'on emploie contre nous! Nous avons la preuve qu'on envoie ici des personnes qui cherchent à nous faire parler.

Mme DE COULANGES.

Vous croyez?

D. JUAN, *vivement.*

Vous êtes indignée, n'est-ce pas?... Eh bien! c'est pourtant la vérité... On a trouvé des gens qui ont pu consentir à faire un pareil métier.

Mme DE COULANGES, *à part.*

J'ose à peine soutenir ses regards.

D. JUAN.

AIR : *Ce que j'éprouve.*

A nos dangers, rien n'est égal,
Nos secrets, on veut les connaître,
Oui, quelques mots d'un espion, d'un traître,
Seraient pour nous l'arrêt fatal.

MAD. DE COULANGE, *à part, en se couvrant le visage dans ses mains.*

Et moi, j'ai donné le signal!

D. JUAN.

Mais votre aspect est pour moi le présage,
Madame, du plus doux bonheur!
Ah! montrez-moi ce visage enchanteur,
Pour chasser loin de moi l'image
D'un aussi lâche délateur.

Mme DE COULANGES, *plus troublée.*

Je ne sais où j'en suis.

(*Tonnerre.*)

D. JUAN.

Oh! oh! voilà le ciel qui se fâche tout-à-fait. Comme c'est heureux que vous soyez arrivée ce matin.

Mme DE COULANGES, *à part.*

Tâchons de nous remettre un peu.

(*Eclairs et autres coups de tonnerre.*)

SOLDATS, *en dehors.*

Ils sont perdus! ils sont perdus!

D. JUAN.

Dieux! quelques malheureux qui font naufrage!

(*Ils vont à la fenêtre.*)

Mme DE COULANGES.

Ah! voyez cette barque, là-bas.

D. JUAN.

Ils vont se briser sur les rescifs, si l'on ne va à leur seconrs.

Mme DE COULANGES.

Personne ne l'ose, à ce qu'il paraît... Ah! si j'étais homme!...

D. JUAN.

J'y vais, moi!

(*Il fait un mouvement pour sortir.*)

Mme DE COULANGES, *vivement.*

Que faites-vous! arrêtez!

(*Elle cherche à le retenir pendant le couplet suivant; mais il se dégage et lui échappe.*)

D. JUAN.

AIR : *Vaudeville des Scytes.*

Non, laissez-moi, voyez, le danger presse,
Contre la mort chacun d'eux se débat,
Je dois répondre à leur cri de détresse.

MAD. DE COULANGES.

Vous voulez-donc mourir?

D. JUAN.

C'est mon état.

MAD. DE COULANGES

Vous n'êtes pas marin.

D. JUAN.

Je suis soldat.

MAD. DE COULANGES.

N'écoutez pas votre noble courage,
Réfléchissez à de pareils projets.

D. JUAN.

Je cours d'abord les sauver du naufrage,
Il sera temps de réfléchir après. (*bis.*)

(*Il sort par le fond.*)

Mme DE COULANGES, *à la fenêtre.*

Colonel! Colonel!... Don Juan!... Il ne m'entend plus!

SCENE VII.

D'ERCILLA, Mme DE COULANGES.

D'ERCILLA, *entrant.*

D'où viennent ces cris?

Mme DE COULANGES.

Hélas! Monsieur, votre aide-de-camp...

D'ERCILLA.

Eh bien?

Mme DE COULANGES.

Il s'est élancé malgré moi... (*Lui montrant la fenêtre.*) Tenez, le voyez-vous?

D'ERCILLA, *à la fenêtre.*

Don Juan! don Juan! (*A des militaires.*) Messieurs, allez!... arrêtez cette barque!... Il n'est déjà plus temps!

Mme DE COULAAGES, *jetant un cri.*

Ah! ils sont submergés!

D'ERCILLA.

Malheureux! que dirai-je à sa mère!

Mme DE COULANGES.

Mes yeux se remplissent de larmes... Tout semble tourner au-tour de moi.

(*Elle est accablée, et se laisse tomber à moitié sur la fenêtre.*)

SOLDATS, *en dehors.*

Les voilà! les voilà!

D'ERCILLA, *vivement.*

Ils sont sauvés! (*Regardant.*) Je le vois... Don Juan!... don Juan!

Mme DE COULANGES.

Courage, brave jeune homme!... tu n'es pas fait pour mourir ici!...

SOLDATS, *en dehors.*

Ils sont sauvés! ils sont sauvés!

D'ERCILLA, *après avoir regardé.*

Victoire!... il touche au rivage!... Madame, venez donc le voir, portant dans ses bras le malheureux qu'il a sauvé... Est-ce là du courage?... Ah! j'en mourrai de joie!...

(*Il sort vivement par le fond.*)

SCÈNE VIII.

Mme DE COULANGES, *seule.*

Voilà donc ce don Juan!... Malheureuse que je suis!... Ah! qu'il est différent de l'homme que mon imagination s'était formé!... Tant de courage, tant de générosité!...

(*Elle jette à ses pieds sa couronne de fleurs.*)

(*On entend crier en dehors.*)

Les voilà! les voilà!

SCÈNE IX.

DON JUAN, LYONNEL, D'ERCILLA, LE RÉSIDENT, Mme DE COULANGES, L'HOTESSE, SOLDATS, MATELOTS.

CHŒUR.

AIR : *Final du premier acte de Malvina.*

Ils sont sauvés! ils sont sauvés
Du plus affreux naufrage!
Leurs jours par lui sont conservés.
Enfin ils sont sauvés!

LYONNEL, *qui est entré avec le Général et D. Juan.*

Ah! mon cœur n'oubliera jamais
Quel est votre courage.

LE RÉSIDENT.

De loin j'ai pris part au succès,
Car je l'encourageais.

CHŒUR.

Ils sont sauvés, etc.

(*La musique continue piano jusqu'à la reprise du chœur.*)

LYONNEL, *bas au Général.*

Mon Général, il faut que je vous parle à l'instant même.

D'ERCILLA, *bas à Lyonnel.*

On nous observe, pas un mot.

LE RÉSIDENT, *à part.*

Comme il lui parle bas!... Ce matelot m'est suspect.

D'ERCILLA, *haut à Lyonnel.*

Venez, mon brave, vous devez avoir besoin de repos.

LE RÉSIDENT, *bas à Madame de Coulanges.*

Votre signal m'est arrivé... Il paraît que l'aide-de-camp a parlé. (*Haut.*) Général, recevez mes complimens sur votre neveu; c'est un héros... qui commence.

REPRISE EU CHŒUR.

Ils sont sauvés! ils sont sauvés!

(*Lyonnel sort avec le Général. — Le Résident sort par le fond avec tout le monde, et don Juan, avant de rentrer, regarde Madame de Coulanges qui s'arrête aussi pour jeter sur lui un dernier regard.*)

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

Le Théâtre représente les bords de la mer. — A droite, l'extérieur de l'auberge des Trois Couronnes, avec une porte d'entrée, au milieu du bâtiment. — Une fenêtre avec un balcon au-dessus de cette porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'ERCILLA, DON JUAN.

(*Au lever du rideau, des matelots, dans le fond, sont occupés à préparer une barque. — Une sentinelleespagnole se promène sur le rivage. — Il fait nuit, et le Théâtre n'est éclairé que par un fanal suspendu à un poteau sur le bord de la mer.*)

LA SENTINELLE, *voyant arriver d'Ercilla et don Juan.*

Qui vive?

D'ERCILLA.

Espagne!... (*Il s'avance et parle bas à la sentinelle qui qui le reconnaît et lui porte les armes.*) Bon, les postes danois et allemands ont été relevés, et la côte n'est plus gardée que par des sentinelles espagnoles. (*A la sentinelle.*) Eloigne-toi, n'entends et ne vois rien de ce qui se passe de ce côté. (*La sentinelle disparaît.*) Don Juan, que penses-tu de ce qui vient d'avoir lieu au camp, entre mes officiers et moi?

D. JUAN.

Je pense qu'officiers et soldats, nous sommes tous prêts à vous suivre où vous voudrez, comme vous venez d'en recevoir l'assurance; mais le moment de notre délivrance est-il enfin arrivé?

D'ERCILLA.

Oui, don Juan... Sais-tu qui tu viens de sauver, il y a quelques heures?

D. JUAN.

Un pêcheur, sans doute... peut-être un contrebandier?

D'ERCILLA.

Un officier de la flotte américaine, Lyonnel, lieutenant de la Bellonne, envoyé par son Amiral, avec lequel, depuis quelque temps, j'ai engagé une correspondance et qui, de concert avec notre pays, est en station non loin de ce rivage, avec de nombreux vaisseaux de transport.

D. JUAN.

Bravo, mon Général!... Et cet honnête amiral va nous tirer peut-être de cette île maudite.

D'ERCILLA.

Oui, et nous ramener dans notre vieille Espagne.

D. JUAN.

O mon pays, je vais donc te revoir!

D'ERCILLA.

Le défendre!

D. JUAN.

Le sauver!

D'ERCILLA.

La division entière me suivra. Tout est prévu: les vaisseaux de la station jetteront l'ancre dans la baie avant que le Prince puisse accourir avec son armée, pour s'opposer à notre dessein. Nous éviterons, s'il se peut, toute espèce d'engagement.

D. JUAN.

Quoi, Général!

D'ERCILLA, *avec force.*

Je ne veux pas qu'il me manque un seul homme.

AIR: *Un Page aimait la jeune Adèle.*

Là-bas, don Juan, on nous appelle;
A la patrie il faut songer:
Nos soldats, nos jours sont pour elle;
Ici, je veux les ménager.

D. JUAN, *avec enthousiasme.*

Oui, notre sang ailleurs est nécessaire,
Et doit produire encor de plus beaux fruits;
N'en arrosons pas cette terre,
Gardons tout pour notre pays. (*bis.*)

D'ERCILLA.

C'est cela, don Juan.

D. JUAN.

Par exemple, Général, voilà un projet qui va contrarier un peu ma jolie conquête.

D'ERCILLA.

Don Juan, est-il possible qu'une pareille pensée vous vienne dans ce moment.

D. JUAN.

Pourquoi pas? la patrie d'abord, et ensuite un peu d'amour pour récompense.

D'ERCILLA.

Je veux mettre ton zèle à l'épreuve à l'instant même.

D. JUAN.

Bien dit, Général, vous savez que je n'aime pas à attendre.

D'ERCILLA.

Lyonnel, l'officier américain qui te doit la vie, va s'embarquer et retourner à son bord... Il faut que tu l'accompagnes pour t'entendre avec l'Amiral sur l'heure de l'embarquement, et me rapporter son dernier mot.

D. JUAN.

Je suis à vos ordres.

D'ERCILLA, *lui serrant la main.*

Dans un instant, cette barque vous recevra tous deux. (*Aux matelots.*) Enfans!... éteignez le fanal!

(*Il sort à gauche. — Un matelot monte au poteau et éteint le fanal. — L'obscurité est complète. — Les matelots vont et viennent.*)

SCÈNE II.

DON JUAN, *seul.*

Combien je dois être fier de la mission honorable qu'il me confie!... pour m'en rendre digne, il n'est rien dont je ne sois capable, et déjà je sens que je ne suis plus le même.

AIR *de Madame Dachange.*

De la beauté j'écoutais le langage,
Dès ce moment, je suis sourd à sa voix;
A t'aimer seule, Espagne, je m'engage;
Je ne veux plus connaître que tes lois.
Attraits... regards... talismans d'une femme,
Auprès de moi, ce n'est plus votre tour;
Disparaissez, n'attaquez plus mon âme :
L'honneur est là, je n'y veux plus d'amour.

(*On entend sur la harpe le refrain du chant national de la première partie.*)

D. JUAN, *après avoir écouté.*

C'est elle!... mais n'importe... Elle serait là!... à ce balcon, je ne ferais pas un pas pour l'entendre!... (*Il s'approche, comme malgré lui, du balcon.*) Eh bien!... qu'est-ce que je fais donc?... (*Redescendant la scène.*) Comment!... j'y pense encore, après le serment que je viens de faire!... Certainement que j'y pense, et cela doit être.

Même air.

Quoi renoncer au plaisir, à mon âge!
Est-ce possible, et dois-je le vouloir?
Ne puis-je aimer en ayant du courage,
Ne puis-je aimer en faisant mon devoir?
Il est si doux, ce feu qui nous enflamme,
Son souvenir plaît, même au dernier jour.
Ah! faisons mieux, et toujours dans notre âme,
Portons ensemble et l'honneur et l'amour.

(*Pendant ces deux derniers vers une fenêtre s'ouvre, et Madame de Coulanges paraît au balcon.*)

SCÈNE III.

DON JUAN, LYONNEL, Mme DE COULANGES, *au balcon*, MATELOTS.

D. JUAN.

Mais Lyonnel tarde bien à venir!

Mme DE COULANGES.

Rien ne peut calmer mon inquiétude... je ne pense qu'à lui!... (*Apercevant don Juan.*) Ah! quel est cet homme?

LYONNEL, *à voix basse, et sortant de l'hôtel.*

Me voici, Colonel.

Mme DE COULANGES, *à part.*

Grands dieux!... c'est don Juan!...

LYONNEL.

Je vous ai fait un peu attendre, mais le Marquis avait tant de choses à me dire... Au reste, nous ne sommes pas en retard... J'espère que j'aurai meilleur temps pour m'en aller, que je ne l'ai eu pour venir, et que vous ne serez pas obligé de me retirer de l'eau une seconde fois.

D. JUAN.

Je ne le crois pas non plus!... Ecoutez donc, on n'a pas deux bonheurs comme celui-là dans un jour.

Mme DE COULANGES, *à part.*

C'est l'homme qu'il a sauvé.

D. JUAN.

Allons-nous bientôt partir?

LIONNEL, *au fond.*

Oui... Tenez, voyez-vous le brick qui s'est rapproché? Ah! il élève à la hune un fanal; ils sont plus près de nous que vous ne pensez... Nous allons le rejoindre; je vous débarquerai ici dans quelques instans, et tous sera fait... Voyons s'ils sont prêts...

(*Il sort un instant.*)

Mme DE COULANGES, *à part.*

Qu'ai-je entendu? et le Résident à qui j'ai donné le signal, et qui doit venir tout-à-l'heure chez moi... S'il arrivait... s'il les surprenait... Observons bien...

(*Elle regarde au loin.*)

LYONNEL, *revenant en scène avec don Juan et les matelots:*

Ah ça, camarades... toutes vos précautions sont prises?

UN MATELOT.

Oui, commandant.

LYONNEL.

Vos rames sont prêtes et ne feront aucun bruit?

LE MATELOT.

Oui, commandant.

Mme DE COULANGES, *à part.*

Mais qu'ils partent donc bien vite.

(*Elle regarde toujours au loin.*)

LYONNEL.

Allons, enfans!... à la besogne. (*Donnant la main à don Juan.*) Voici le moment.

D. JUAN et LYONNEL.

CHŒUR.

Amis, (*bis.*) le devoir réclame,
Agitez la rame,
Allons, point de repos;
Sans bruit, fendez les flots.

CHŒUR.

Amis, (*bis.*) le dévoir réclame,
Agitons la rame,
Allons, point de repos;
Sans bruit, fendons les flots.

(*Pendant le chœur ils remontent tous le théâtre pour entrer dans la barque.*)

Mme DE COULANGES, *qui n'a pas cessé de regarder au loin.*

Je ne me trompe pas!... c'est le Résident. (*A don Juan et à Lyonnel.*) Qui que vous soyez, partez... ou vous êtes perdus.

LYONNEL, *dans la barque.*

Au large.

(*La barque s'éloigne du rivage. — On voit les matelots ramer. — Tant qu'elle n'est pas disparue, l'orchestre accompagne piano, et finit insensiblement.*)

Mme DE COULANGES.

Ils sont partis! le Ciel soit béni.

(*Ses yeux restent fixés du côté de la mer.*)

SCENE IV.

FRANÇOIS, LE RÉSIDENT, Mme DE COULANGES.

LE RÉSIDENT, *à son domestique.*

François, attends-moi à quelque distance, avec le fallot.

FRANÇOIS.

Mais, Monsieur, c'est que j'aurai peur tout seul.

LE RÉSIDENT.

Eh bien!... tu auras peur... j'ai bien peur, moi, qui suis un plus gros seigneur que toi. (*François s'éloigne.*) Bien certainement, à moins que les oreilles ne me tintent, on a crié au large; et, si je n'ai pas la berlue, j'ai vu s'éloigner une barque... de plus, pas de sentinelles, le fanal éteint... Il y a ici quelque chose pour moi.

Mme DE COULANGES, *au balcon.*

Et don Juan qui va revenir!... Tâchons d'éloigner d'ici le Résident.

LE RÉSIDENT, *regardant.*

Ah! ah!... Voilà la sentinelle qui se promène là-bas, auprès de l'autre poteau... On l'a changée de place; donc, il y a dessein prémédité de... donc, par emploi, je dois soupçonner que... (*A Madame de Coulanges qui entre.*) Ah! vous voilà ma belle auxiliaire! vous devez avoir bien des choses à m'apprendre, d'après le signal?

Mme DE COULANGES, *embarrassée.*

Il est vrai!... je croyais... Mais depuis ce naufrage... je n'ai pu voir don Juan un seul instant.

LE RÉSIDENT.

Ah! peste!... c'est contrariant!... Mais vous étiez sur le balcon, n'est-ce pas?

Mme DE COULANGES, *à part.*

Il m'a vue!

LE RÉSIDENT.

Eh bien! que s'est-il passé?... vous devez avoir entendu?... Quels étaient ces hommes, dont l'un criait au large!

Mme DE COULANGES.

Ces hommes?... Ah! je sais... ils ne doivent pas vous inquiéter... ce sont des contrebandiers.

LE RÉSIDENT.

Bah! bah! des contrebandiers... vous y êtes bien!... Ma foi, moi je soupçonne...

Mme DE COULANGES.

Que soupçonnez-vous?

LE RÉSIDENT.

Moi, je soupçonne que celui qui a crié au large!... est notre noyé, pêché par l'aide-de-camp.

Mme DE COULANGES.

Quoi !... vous croyez ?...

LE RÉSIDENT.

Comment ! je crois... je vous dis que je soupçonne... ce qui est bien plus positif ! Il ne vous saute pas tout de suite aux yeux que cet homme est un espion anglais, américain, russe ou suédois ? Et même, il est certain qu'il est anglais... ou américain ; car j'ai remarqué, quand on l'a tiré de l'eau, que sa chemise était de batiste anglaise, marchandise prohibée.... Je dois m'y connaître... j'ai des mouchoirs tout pareils... et qui plus est, je ne serais pas étonné que son naufrage fût simulé... je le soupçonne !... Or donc, je ne m'en vais pas d'ici que je n'aie vu revenir ceux qui sont partis !

Mme DE COULANGES.

Mais, vous n'y pensez pas... ne serai-je pas là, dans cette chambre et sans vous donner la peine...

LE RÉSIDENT.

Non, non, je ne veux m'en rapporter qu'à moi dans les occasions décisives... Mais vous pouvez rentrer si vous voulez...

Mme DE COULANGES, *vivement.*

Non, non... je ne vous quitte pas.

LE RÉSIDENT.

Tenez, précisément, voilà les preuves qui nous arrivent en bateau.

Mme DE COULANGES, *à part.*

Puisse l'obscurité l'empêcher d'être reconu.

LE RÉSIDENT.

La barque va droit à l'autre poteau, près duquel se promène la sentinelle ; et, grâce au fanal qui n'est pas éteint comme celui-ci... on distingue parfaitement.

Mme DE COULANGES.

Ciel !

LE RÉSIDENT.

Le voilà qui saute à terre.

Mme DE COULANGES.

Qui ?

LE RÉSIDENT.

Et parbleu !... l'aide-de-camp... je le reconnais comme s'il était là.... Maintenant, j'en sais assez, et je crois que

je puis aller me coucher... C'est-à-dire, après avoir fait un second rapport pour presser encore l'arrivée des troupes, et nous les tenons. (*Appelant.*) François, le fallot. Ma belle dame, je vous souhaite une bonne nuit.

AIR *du siége de Corinthe.*

Contre eux dans cette circonstance,
Je diraivotre dévouement,
Et la plus belle récompense,
Paiera leur perte dignement.

MAD. DE COULANGES, *à part, tandis que le Résident remonte pour regarder.*

L'intérêt, je le certifie,
A mon cœur n'offre plus d'appas.
O ciel... ô ciel... fais, je t'en prie,
Qu'on ne me récompense pas.

ENSEMBLE.

LE RÉSIDENT.

Contre eux dans cette circonstance, etc., etc.

MAD. DE COULANGES, *à part.*

Non, dans aucune circonstance,
Je ne sentis un tel tourment;
A cette horrible récompense
Je ne songe qu'en frémissant.

SCÈNE V.

Mme DECOULANGES, *seule.*

Il est perdu!... il est perdu!... le seul homme pour qui j'aie éprouvé de l'amour... il va périr!... et c'est moi, moi qui l'aime, qui le tue!... Comment se peut-il faire que j'aie jamais consenti!... quoi!... cette éducation que j'ai reçue... ces talens qu'ils m'ont donnés, c'était pour cette usage!.. ils ne m'ont élevée que pour trahir. Ah! je me fais horreur!... l'amour m'ouvre les yeux, et c'est à lui que je vais devoir ma première bonne action.

AIR : *Pour soutenir l'éclat d'une famille.* (Julien.)

Il saura tout... Que vais-je faire?
Contre moi je l'indignerai...

Et je m'expose à sa colère...
N'importe, je le sauverai.
Mépris, reproches, sans murmures,
Je recevrai tout de don Juan :
Et j'aime bien mieux ses injures,
Que de l'or taché de son sang.

Le voici !... je crois.

SCÈNE VI.

DON JUAN, Mme DE COULANGES.

D. JUAN, *en entrant.*

Dieu merci !... nous n'avons été vus de personne... Allons porter mes dépêches au Marquis.

Mme DE COULANGES.

Est-ce vous, don Juan ?

D. JUAN.

Qu'entends-je ? quoi, vous ici, Madame !

Mme DE COULANGES, *à part.*

J'hésite, malgré moi... manquerais-je donc de courage?

D. JUAN.

Madame !... ne trompez pas le plus tendre des amans... Est-ce l'amour ?

Mme DE COULANGES.

Seigneur don Juan... les plus grands dangers vous menacent !

D. JUAN.

Que voulez-vous dire ?

Mme DE COULANGES.

Tous vos projets sont connus... c'en est fait de vous et de votre général !

D. JUAN, *à part.*

Ciel !

Mme DE COULANGES, *vivement.*

On sait que vous venez d'avoir une conférence avec les Américains, sur ce vaisseau qui croise en vue de nos fenêtres... De toute part on vous épie... osennemis vous entourent... c'est à vous de faire vos efforts pour leur échapper...

D. JUAN.

Ah ! Madame ! vous êtes notre sauveur !... et moi, qui croyais... combien je dois rougir de ma méprise !

Mme DE COULANGES.

Non !... vous n'avez pas lieu de rougir devant moi... prenez garde à vous, je vous en supplie.

D. JUAN.

Vous savez tout... achevez votre ouvrage... nommez moi celui qui nous à dénoncés !

Mme DE COULANGES, *troublée.*

Adieu... Céline, va veiller à votre sûreté.

D. JUAN.

Quoi !... seule, et la nuit.

Mme DE COULANGES.

Je vous défends de me suivre... je vous en prie, don Juan.

COUPLET FINAL.

Il fait nuit,
Pas de bruit !
Là-bas
Qu'on n'entende pas.
Quittons-nous, (*bis*)
On a les yeux sur nous.

Si le ciel vous seconde,
Pour toujours je vous fuirai ;
Mais si l'orage gronde,
Pour un devoir sacré,
Alors, je reviendrai.

ENSEMBLE.

Pas de bruit,
Il, etc, etc...
Adieu, adieu, quittons-nous,
Quittons-nous.

(*Don Juan rentre dans l'hôtel.* — *Madame de Coulanges s'enfuit par la gauche.* — Le rideau baisse.)

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

Le Théâtre représente le cabinet du Résident.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE RÉSIDENT, *seul. — Sur un guéridon est une petite caffetière en argent avec une tasse et un sucrier; il est assis à son bureau.*

Peste!... voilà des dépêches qui sont tout-à-fait rassurantes. On m'écrit du quartier-général qu'il doit aujourd'hui même m'arriver un bon renfort... ce qui veut dire au moins uue douzaine de régimens... Il était temps! car je ne sais comment j'aurais fait pour retenir ici mes quinze mille conspirateurs... Allons, allons, je ne puis me le dissimuler, je suis un homme vraiment remarquable dans mon genre!... Afin de me remettre des fatigues de la nuit, prenons mon café... (*Allant à la porte.*) Je n'y suis pour personne. (*Revenant et versant le café.*) En public je soutiens, pour l'exemple, que la chicorée est aussi bonne... mais en particulier, je me garde bien d'avoir la même opinion. (*Riant après avoir avalé une gorgée.*) Je fais de la contrebande.

FRANÇOIS, *en dehors.*

Mais, Monsieur quand je vous dis qu'on ne peut pas entrer?

CHARLES, *en dehors.*

Je te dis que j'entrerai, pékin.

LE RÉSIDENT, *se levant.*

Quelle insolence!... on trouble un administrateur dans l'exercice de ses fonctions!... je vais le mettre à la raison moi!

SCÈNE II.

LE RÉSIDENT, CHARLES, FRANÇOIS.

CHARLES, *paraissant.*

Ah! tu ne veux pas m'ouvrir la porte ? eh bien!... je l'ouvrirai moi-même !

LE RÉSIDENT, *reculant avec effroi.*

Peste!... un militaire!... retenons notre impétuosité naturelle.

CHARLES.

A-t-on jamais vu ce petit pékin là!... ce n'est pas à vous que je parle, Résident... remettettez vous ? Je me présente un peu brusquement, comme vous voyez!... mais ça tient à ce que je n'aime pas à faire antichambre.

LE RÉSIDENT.

Comment donc, c'est trop juste!... un officier de ce corps distingué qui... que... (*Pendant cette phrase, il fait signe à François d'emporter le café.*) enfin un corps qui n'est composé que de vainqueurs... dont la réputation... Voulez-vous me faire l'honneur de me dire qui vous êtes.

(*François, pendant ce qui suit, emporte le café et en boit dans le fond avant de sortir.*)

CHARLES.

Charles Lowenski, Polonnais... Voilà pour le nom et pour le pays!... Capitaine de lanciers, quinze ans de service, autant de blessures!... peut-être plus.... pas moins... voilà mes titres!... Quant à mes instructions.. vous savez lire?...

(*Il lui donne un papier.*)

LE RÉSIDENT.

Je le soupçonne!... (*Après avoir lu.*) Eh quoi! Capitaine!... c'est vous qui êtes envoyé?

CHARLES, *montrant le papier que tient le Résident.*

Voici mon ordre!

LE RÉSIDENT.

Et vous êtes, sans doute, suivi de dix-huit mille hommes au moins.

CHARLES, *vivement.*

Non, mon brave homme, je suis seul.

LE RÉSIDENT.

Mais ce renfort?...

CHARLES.

(*Se montrant.*) Voilà!

LE RÉSIDENT.

Comment les têtes de colonnes?...

CHARLES.

Ne pourront déboucher que dans deux jours au plus tôt.

LE RÉSIDENT.

Mais, en attendant, la flotte qui vient chercher les Espagnols arrive à pleines voiles, et ils auront le temps de s'embarquer... Tirons-nous delà.

CHARLES.

Je l'espère, mon brave homme, et ce n'est pas pour rien que j'ai crevé trois chevaux sur la route!

LE RÉSIDENT.

Quoi!... vous avez!... Donnez vous donc la peine de vous asseoir.

CHARLES.

Je vous dis que voilà trois jours que je suis assis... Venons au fa t, mon brave homme!

LE RÉSIDENT, *à part et regardant autour de lui.*

Ah! ça... il dit toujours mon brave homme!... (*Haut.*) Capitaine...

CHARLES.

D'après mon ordre, vous verrez que j'ai carte blanche contre le marquis d'Ercilla et son neveu.

LE RÉSIDENT, *les yeux sur la dépêche.*

Je le vois.

CHARLES.

J'ai mon plan!... Pouvez-vous, aujourd'hui même, donner un grand dîner?

LE RÉSIDENT.

Aujourd'hui !... un grand dîner ?... mais oui... J'ai toujours ici de quoi régaler tout un congrès.

CHARLES.

Je ne m'étonne plus si les pauvres soldats manquent si souvent de pain !... il ne peut pas y en avoir pour tout le monde.

AIR : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Nous marchons franchement notre train,
D'un pas ferme et rapide ;
Vous, toujours auprès du magasin,
Vous pensez au solide !
Et puis après chaque succès nouveau,
Sans façon chacun de vous se leste ;
Les soldats ont leur part du gâteau
Après vous... s'il en reste !

LE RÉSIDENT.

Le capitaine est d'un caractère très-gai.

CHARLES.

En avant !... Allons d'abord préparer votre artillerie gastronomique.

LE RÉSIDENT.

Et ensuite ?

CHARLES.

Ensuite, vous me présenterez à une certaine Madame de Coulanges, avec laquelle je dois aussi m'entendre ; ce qui, par parenthèse, ne me plaît pas beaucoup... enfin, c'est l'ordre.

LE RÉSIDENT.

c'est une dame qui est de très-bon conseil... Elle repose encore dans son appartement.

(*La porte de la chambre à droite s'ouvre, on aperçoit Madame de Coulanges.*)

CHARLES.

Eh bien !... nous la verrons plus tard !

Mme DE COULANGES, *à part.*

Un militaire !... que vient-il faire ici ?

(*Elle écoute.*)

CHARLES.

En route, et je vous prouverai que le renfort sera suffisant pour mettre à la raison tous vous Espagnols!

(*Madame de Coulanges fait un mouvement. — Charles se retourne pour sortir avec le Résident. — Pour n'être pas vue, l'Espionne referme sur elle la petite porte.*)

LE RÉSIDENT, *à la porte, faisant des façons.*

Après vous!

CHARLES, *passant le premier.*

C'est juste!...

SCÈNE III.

Mme DE COULANGES, *seule.*

(*Entrant vivement.*) Que veut-il dire?... est-ce un envoyé du quartier-général?... Un nouveau danger menace-t'il-don Juan?... Ah! sans doute de nombreuses troupes sont sur le point d'arriver pour s'opposer à leur départ... Il faut les en instruire à l'instant même.

(*Elle va pour sortir. — Don Juan entre.*)

SCÈNE IV.

Mme DE COULANGES, DON JUAN.

Mme DE COULANGES.

Ah! don Juan!... c'est vous.

D. JUAN.

Avez-vous pu penser qu'après le service que vous m'avez rendu hier, vous pourriez éviter ma présence?

Mme DE COULANGES, *baissant la voix.*

Seigneur don Juan, vos mesures sont-elles bien prises?

D. JUAN.

Oui, nos régimens se concentrent sur Niborg... La flotte américaine est à notre disposition, et...

Mme DE COULANGES.

Point d'explications... Mais êtes-vous certain d'un prompt succès?

D. JUAN.

Dans une heure nous pourrions partir ; et si nous attendons la nuit... ce n'est que par excès de prudence !...

Mme DE COULANGES.

Ah! vous me comblez de joie!... Surtout, ne laissez pas passer la nuit... demain, peut-être, des forces imposantes seront ici.

D. JUAN.

Vive dieu!... nous serons déjà loin. Mais, hélas!... dois-je m'en applaudir?... Vous avez été mon sauveur, et je vous laisse ici...

Mme DE COULANGES.

Il faut bien que vous partiez!...

D. JUAN.

Sans vous?... ne plus vous revoir... Non!... tant d'attraits et de grâces!... un caractère si noble et si généreux m'attachent à vous pour toujours! Madame! dites-moi.. ah! j'ose à peine vous en prier... Voulez-vous accepter mon nom, et me suivre dans mon malheureux pays?

Mme DE COULANGES, *avec joie et surprise.*

Monsieur... que me proposez-vous? (*A part.*) Ah! si je ne l'aimais pas tant!...

D. JUAN.

Vous ne me répondez pas!

Mme DE COULANGES.

Moi, votre femme!... non, jamais! Don Juan, en me déclarant votre amour, vous m'avez rendue plus heureuse que je ne l'ai jamais été... Mais il est une raison terrible qui nous sépare à jamais... je vous aime trop pour vous épouser sans vous la dire... mais, vous, ne me la demandez pas; par grâce, ne me la demandez pas.

D. JUAN.

Parlez!... rien ne peut me faire renoncer à vous... Vous êtes tout ce que j'ai de plus cher au monde... après l'honneur... je le jure à vos pieds.

(*Il s'y jette.*)

Mme DE COULANGES.

O ciel! don Juan, vous!... vous à mes pieds... Relevez-vous! relevez-vous, je vous en prie... Je dois vous détromper... j'en aurai le courage... Apprenez donc, puisqu'il le faut, qu'elle est cette femme à laquelle vous voulez donner le titre de votre épouse. Vous me croyez Espagnole!... je ne le suis pas... Savez-vous pourquoi je suis venue ici?... On me donnait de l'or pour surprendre vos secrets!

D. JUAN.

Ah!...

Mme DE COULANGES.

Oui, don Juan... ils m'ont envoyée ici pour vous séduire... pour vous vendre à vos ennemis.

(*Elle se couvre les yeux avec ses deux mains, et tombe sur un fauteuil.*)

D. JUAN.

Grands dieux!... Céline!... Céline!...

Mme DE COULANGES, *revenant à elle.*

Vous ne vous êtes pas enfui?...

D. JUAN.

Je ne vous crois pas... je ne veux pas vous croire... N'est-ce pas vous qui m'avez averti du danger?... vous qui veillez sur moi?...

Mme DE COULANGES.

Du moment où je vous ai connu, j'ai, en quelque sorte, changé d'âme. Mes yeux se sont ouverts... pour la première fois... j'ai pensé que je faisais mal... j'ai voulu vous sauver... O don Juan!... l'amour que je ressens pour vous... cet amour m'a rendue tout autre; je commence à voir ce que c'est que la vertu!... c'est... c'est le désir de vous plaire...

D. JUAN.

Malheureuse femme!... maudite soit celle qui a corrompu ta jeunesse!

MAD. DE COULANGES.

AIR *de l'Angélus.*

On me vendit pour enrichir
Mes parens, ma famille entière.

D. JUAN.

L'infâme! elle osa vous flétrir
Pour se tirer de la misère!
Elle vous forma pour trahir,
Vous dont le sort était de plaire.
Grand dieu! vous me faites frémir;
Combien vous devez la haïr!

MAD. DE COULANGES.

Hélas! Monsieur, c'était ma mère!

D. JUAN.

Une mère!... une mère!... Mais maintenant, vous aimez l'honneur?

Mme DE COULANGES.

Je vous aime de toutes les forces de mon âme!

D. JUAN, *après un moment de silence.*

Écoute, Céline; sois franche... une seule question... As-tu jamais causé la mort de quelqu'un?

Mme DE COULANGES, *avec horreur.*

Jamais! je le jure!... (*Reprenant avec calme.*) Non, jamais!... j'en remercie le hasard. Avant de vous connaître, je ne sais ce que j'aurais fait.

D. JUAN.

Je te dois la vie.... Je ne puis vivre sans toi.... consens à me suivre, où je ne réponds pas de mon désespoir.

Mme DE COULANGES, *avec joie.*

Ah! don Juan!... vous le voulez... eh bien! je me soumets à votre volonté... je vous suivrai... Vous m'avez arrachée à l'infamie... je vous dois tout, je vous appartiendrai... je partagerai toutes vos peines... Mais je ne serai pas votre femme... je serai votre ami, votre com-

pagnon, je vous servirai; quand vous serez las de moi, vous me chasserez... Si vous me souffrez auprès de vous, ce sera à la vie, à la mort.

D. JUAN.

Oui, à la vie, à la mort!... Ainsi ce soir au moment du départ...

Mme DE COULANGES.

J'y serai avant vous.

(*Don Juan sort vivement reconduit par Madame de Coulanges qui, près de le quitter, s'incline devant lui, en signe de soumission.*)

SCÈNE V.

Mme DE COULANGES, *puis* CHARLES, LE RÉSIDENT.

Mme DE COULANGES, *seule.*

Ma résolution est prise; je n'en changerai pas... Que ne partons-nous à l'instant même!... Jusqu'à ce moment, soyons attentive aux moindres démarches de ses ennemis, et faisons pour le bien ce que je faisais pour le mal.

CHARLES, *au Résident qui entre avec lui.*

Bravo! M. le Résident, vous entendez à merveille le service de la salle à manger.

LE RÉSIDENT.

Vous êtes bien bon... (*Lui montrant Madame de Coulange.*) Tenez, la voilà.

(*Charles salue.—Madame de Coulanges le lui rend son salut avec beaucoup de décence.*)

CHARLES, *à part.*

Le fait est qu'elle est gentille... diable!... Eh bien!... qu'est-ce que j'ai donc là?... Allons, allons, lancier, pas de faiblesse humaine!... (*Haut.*) Madame, en m'envoyant ici, on m'avait dit de m'entendre avec vous... mais maintenent je n'ai plus besoin de votre secours.

(*Madame de Coulange fait un mouvement.*)

LE RÉSIDENT.

Mais, Capitaine, Madame a autant d'intérêt que personne à connaître votre projet.... et je soupçonne qu'elle est aussi impatiente que moi de savoir....

Mme DE COULANGES.

Oh! oui... plus que vous ne pouvez penser.

CHARLES.

Alors écoutez : les Espagnols sont plus nombreux que les alliés qui font partie de la garnison de l'île... mais une fois privés de leurs chefs, la balance sera rétablie.

LE RÉSIDENT.

Eh bien?

CHARLES.

Apprenez donc pourquoi je viens de vous faire improviser un repas de corps... pourquoi je vous ai fait écrire cette invitation au marquis d'Ercilla... et comment enfin, je veux m'emparer militairement de sa personne et de celle de son neveu.

Mme DE COULANGES, *vivement.*

Est-il possible?

CHARLES.

Eh bien! qu'avez-vous donc, Madame?

Mme DE COULANGES.

Oh! rien, rien c'est que je suis étonnée la de hardiesse...

(*Charles la regardant avec étonnement.*)

LE RÉSIDENT.

En effet, je ne soupçonne pas comment...

CHARLES.

Vous allez y être... Le Général viendra avec les officiers de son état-major... J'invite un pareil nombre de mes camarades, dont les compagnies sont ici en dépôt... Nous n'aurons tous que nos sabres et nos épées: ainsi les armes seront égales...

LE RÉSIDENT.

Comment, les armes?...

CHARLES, *fermement.*

Au moment de se mettre à table, je propose aux Espagnols une santé qu'ils doivent accepter... s'ils refusent... flamberge au vent... et nous commençons un combat qui se termine par la défaite et la prise de ces fiers Castillans... Vous comprenez, n'est-ce pas?

LE RÉSIDENT, *tremblant.*

Oui, je commence.

CHARLES.

Ensuite, nous nous barricadons. Les Danois et nos autres alliés viennent facilement à bout des régimens espagnols désorganisés et sans chefs...

LE RÉSIDENT, *attentif et tremblant.*

Oui, oui...

CHARLES.

En cas d'accident, nous tenons tant que nous pouvons; et si nous sommes forcés..

LE RÉSIDENT.

Si nous sommes forcés?

CHARLES.

Nous nous faisons sauter avec tous nos prisonniers... Au petit bonheur!...

Mme DE COULANGES, *à part.*

Grands Dieux!

LE RÉSIDENT, *tremblant et à part.*

Oh! la, la, la, et moi qui suis du repas...

CHARLES.

Eh bien!... qu'est-ce que vous dites de ce plan-là?... Est-ce qu'il ne vous plaît pas?...

LE RÉSIDENT, *cherchant à se remettre.*

Pardonnez-moi... pardonnez-moi... il me plaît beaucoup... Seulement, une observation, une simple observation... Pourquoi vouloir que les armes soient égales... ça m'a choqué.

CHARLES.

Heim?

LE RÉSIDENT.

Je soupçonne que la chose serait bien plus facile... Dix contre un, par exemple.

(*Madame de Coulanges fait un mouvement.*)

CHARLES, *avec indignation.*

Monsieur le Résident...

AIR *de la Vieille.*

Morbleu! me croyez-vous capable
De livrer un pareil combat?
Je veux une chance honorable,
Et non pas un assassinat!...
Oui, que le sort me protége ou m'accable,
Sans flétrir le nom de soldat,
Je sortirai de ce combat.
A ce projet, qu'ici je vous annonce,
Si vous croyez que jamais je renonce,
Comprenez mieux encore ma réponse.

(*Prenant la main du Résident et la mettant sur son cœur.*)

Tenez, Monsieur, entendez ma réponse,
L'honneur toujours a fait battre mon cœur;
Il ne battra que pour l'honneur.

LE RÉSIDENT.

Votre cœur a parfaitement raison. (*A part.*) Que le diable l'emporte!

Mme DE COULANGES, *à part.*

Par bonheur, je puis les prévenir.

CHARLES, *bas au Résident.*

Etes-vous bien sûr de cette femme-là?

LE RÉSIDENT.

Comme de moi, je ne me trompe jamais.

CHARLES, *à part.*

Ni moi non plus.. (*A Madame de Coulanges qui va pour sortir.*) Où allez-vous donc, Madame?... Pardon, vous ne pouvez sortir qu'après le combat.

Mme DE COULANGES, *à part.*

Que faire?

CHARLES.

Monsieur le Résident, engagez Madame à rentrer dans son appartement.

Mme DE COULANGES, *à part.*

Ils sont perdus!

CHARLES, *au Résident.*

Quant à vous... je veux que les choses se passent comme je l'ai dit!... songez-y bien... Allons!...

ENSEMBLE.

L'honneur toujours a fait battre mon cœur;
Il ne battra que pour l'honneur.

LE RÉSIDENT, *à part.*

Ainsi que lui je sens battre mon cœur;
Je soupçonne que c'est de peur.

MAD. DE COULANGES, *à part.*

Ils sont perdus... Ah! quelle est ma douleur!
Le désespoir est dans mon cœur.

(*Charles indique impérativement à Madame de Coulanges la porte du cabinet à gauche; elle va pour y entrer. — Il est sur le point de sortir par la porte du fond avec le Résident qui le suit d'un air de bravade.* — La toile baisse.)

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE.

Le Théâtre représente une salle à manger chez le Résident. — A gauche, une porte ; au premier plan, dans le fond, de larges portes et fenêtres vitrées qui s'ouvrent à volontés.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE RÉSIDENT, CHARLES, OFFICIERS POLONAIS *invités au repas.*

CHŒUR.

Monsieur le Résident,
C'est superbe, vraiment.
Quelle apparence !
Quelle ordonnance !
Ce coup-d'œil est charmant.

LE RÉSIDENT.

Pour moi, tout cela fut l'affaire
De trois ou quatre heures, au plus :
Il faut de l'esprit, je l'espère,
Pour faire ainsi des impromptus.

CHŒUR.

Ah ! Monsieur le Résident,
C'est superbe !... c'est charmant.

CHARLES, *à ses camarades.*

Je compte sur votre courage,
Qnand l'heure du danger viendra ?

CHŒUR.

Aucun de nous n'en manquera,
Nous serons-là.

LE RÉSIDENT.

Oui, soyez-là.

(*Il leur montre la table servie.*)

Et puis vous aurez tout cela
Pour vous remettre après l'orage.

CHŒUR.

Ah! Monsieur le Résident,
C'est superbe, etc.

LE RÉSIDENT.

En vérité, Messieurs, vous êtes trop bons.... et malgré vos complimens... je sens là des remords... Oser profaner par un combat le sanctuaire de la gastronomie!...

CHARLES.

Ma foi, le lieu ne pouvait être mieux choisi.... et le tableau n'en sera que plus neuf et plus pittoresque...

COUPLETS.

Salle à manger, pacifique demeure,
Du dîner seul, jusqu'à ce jour, hélas!
Tu n'entendis jamais que sonner l'heure,
Entends enfin le signal des combats.

Oui, tu vas voir, changement incroyable,
Les invités tomber près du buffet;
Toi qui ne vis, sur cette heureuse table,
Jamais de morts que ceux qu'on y mangeait.

J'entends des cris : aux armes! guerre! Espagne!
La mousse en vain fait voler le bouchon,
Au lieu de boire ensemble, le champagne.
Nous souperons peut être chez Pluton.

Dieux! quel dîner, et quel doux exercice!
Des coups de sabre ici pour l'entremets;
Des coups d'épée au deuxième service;
Et pour dessert, des coups de pistolets.

Pif, pouf, pan, pan... Qu'est-ce que vous dites de ça, mon brave homme; comment va l'appétit?...

Salle à manger, etc...

LE RÉSIDENT.

C'sst drôle... il me semble que j'ai froid.

CHARLES.

Comment! M. le Résident, vous avez peur?

LE RÉSIDENT.

Moi, peur?... Ah! par exemple!... Ne suis-je pas armé comme vous?... Ne me suis-je pas fait attacher à cette longue épée?

CHARLES.

Ah! ça, vous êtes bien sûr que rien n'a transpiré de nos projets?

LE RÉSIDENT.

Rien, absolument... Madame de Coulanges est dans son appartement; et j'ai donné l'ordre de ne laisser sortir aucune femme.

CHARLES.

S'ils arrivent, ils sont à nous!

LE RÉSIDENT.

Ah! je vous en réponds... qu'ils sont à nous!... Je me sens l'humeur toute martiale!... (*A part.*) Je n'ai jamais eu si peur de ma vie.

CHARLES, *avec impatience.*

Mais ils n'arrivent pas... Se douteraient-ils de quelque chose?

FRANÇOIS, *annonçant.*

Le général d'Ercilla, et Messieurs les officiers de son état-major.

TOUS.

Ah!

CHARLES.

Surtout, Messieurs, n'agissez pas sans moi.

LE RÉSIDENT.

Vous pouvez être certain que je vous laisserai commencer... je vous laisserai même finir.

SCENE II.

LES MÊMES, D'ERCILLA, D. JUAN, OFFICIERS ESPAGNOLS.

AIR *du Concert à la Cour.*

LE RÉSIDENT.

CHŒUR DES OFFICIERS POLONAIS.

Général, votre présence
Rend notre cœur satisfait...
Vous comblez notre espérance
En venant à ce banquet.

D'ERCILLA.

CHŒUR DES OFFICIERS ESPAGNOLS.

Messieurs, si notre présence
Rend votre cœur satisfait,
Vous comblez notre espérance
En nous offrant ce banquet.

CHARLES.

Messieurs, je me félicite d'être la cause de cette réunion... Je suis arrivé ce matin du quartier-général, et je n'ai pas voulu y retourner sans y porter l'assurance que vous êtes de bons et de braves officiers comme nous autres... prêts à vous faire tuer au premier signal, sans réflexion, et qu'enfin, vos sentimens sont conformes à l'ordre du jour.

D'ERCILLA, *à part.*

Que veut-il dire? (*Haut.*) Eh bien, alors, Capitaine, j'espère qu'à votre retour, vous pourrez donner de nous d'excellentes nouvelles. (*Examinant les traits de Charles.*) Mais que vois-je!... si mes yeux ne m'abusent pas...

LE RÉSIDENT, *à part.*

Eh bien!... qu'est-ce qu'il a donc, le Général?

D'ERCILLA.

Don Juan, te souviens-tu, à Friedland... de ce militaire qui nous porta secours contre un détachement de houlans?

D. JUAN.

Oui, nous étions blessés... Les cavaliers ennemis nous criaient de nous rendre.

CHARLES.

A Friedland, dites-vous?... C'est vrai, je me rappelle aussi qu'à la fin de la bataille deux officiers espagnols...

D'ERCILLA.

C'était nous.

CHARLES.

Se défendaient quoique grièvement blessés... qu'un d'eux s'écria : Plutôt mourir que de nous rendre!

D'ERCILLA, *montrant don Juan.*

C'était lui.

CHARLES.

Alors un brigadier de lanciers eut le bonheur d'arriver à temps, d'envoyer deux des houlans dans l'autre monde, et de délivrer les deux braves... Ce brigadier...

D. JUAN, *vivement.*

C'était vous... oui, oui, c'est en vain que vous vous êtes échappé sans vous nommer : je vous reconnais... c'est vous!

(*Il lui serre la main.*)

CHARLES, *la lui serrant aussi.*

En effet... c'était moi... Depuis, j'ai changé les galons contre les épaulettes... et je n'aurais jamais cru... (*A part.*) Diable! voilà une reconnaissance qui me chiffonne.

D'ERCILLA.

Capitaine, jamais cette journée-là ne sortira de ma mémoire.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Nous combattions d'une force affaiblie,
Sans nul espoir, quand vous avez paru.

D. JUAN.

Pour nous soudain vous risquez votre vie.

CHARLES.

J'ai fait alors ce que j'ai dû.

D'ERCILLA.

Vous nous avez, protégeant notre tête,
Dans ce jour-là tirés d'un mauvais pas.

CHARLES.

Morbleu! combien, Général, je regrette
Que tous les jours ne se ressemblent pas.

D'ERCILLA, *lui prenant la main.*

Je ne donnerais pas pour tout au monde, le plaisir que j'ai de revoir ici notre libérateur.

LE RÉSIDENT, *à part.*

Il n'y a pourtant pas de quoi.

CHARLES, *à part.*

Leurs témoignages d'amitié me déchirent le cœur!... Pourquoi faut-il que ce soit eux!... C'est égal, ma consigne avant tout.

LE RÉSIDENT, *à part.*

Ah! mon dieu, je crois qu'il persiste.

CHARLES.

Allons, Messieurs, puisque nous voilà tous réunis...

LE RÉSIDENT.

Attendez, attendez, Capitaine... je veux dire que j'ai oublié de faire monter certain vin de Malaga...

CHARLES.

Envoyez un domestique.

LE RÉSIDENT.

Non, non... pour cette fois, je ne veux m'en rapporter qu'à moi.

CHARLES.

Eh bien! allez, on vous attendra.

LE RÉSIDENT.

Du tout, du tout... ce n'est pas la peine... ne faites pas de façons... vous me désobligeriez. (*A part.*) Je soupçonne qu'il est l'heure à laquelle les hommes prudens se retirent.

(*Il sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE III.

D'ERCILLA, DON JUAN, CHARLES, OFFICIERS POLONAIS ET ESPAGNOLS.

CHARLES.

Puisque M. le Résident le permet...

LE RÉSIDENT, *de la porte.*

Je vous le demande en grâce.

CHARLES.

Allons, Messieurs, prenons place. (*Bas à ses amis.*)
Tous de mon côté.

TOUT LE MONDE.

Oui, à table, à table!

(*Tous se placent, les Espagnols d'un côté, les Polonais de l'autre.*)

CHŒUR.

CHARLES, *se versant.*

Pour commencer,
Il faut verser
Dans chaque verre
Le madère.

CHŒUR.

Pour commencer,
Il faut verser,
Il faut verser,
Faites passer.

(*La bouteille circule et chacun se verse.*)

CHARLES, *se levant, aux Espagnols.*

Qu'un premier toast soit porté;
Par vous, Messieurs, j'espère être imité.
(*Elevant son verre.*)
A la soumission de l'Espagne!

CHŒUR DES POLONAIS, se levant.

A la soumission de l'Espagne!

CHARLES, *aux Espagnols qui sont restés assis.*

Quoi! vous ne criez pas?

D'ERCILLA.

Si vraiment c'est à nous,
Amis, que chacun m'accompagne.
(*Élevant son verre.*)
A la délivrance de l'Espagne!

CHŒUR DES ESPAGNOLS, se levant.

A la délivrance de l'Espagne!

(*Tout le monde quitte la table avec fracas.*)

CHŒUR DES ESPAGNOLS.

Plus de trève entre nous.

CHŒUR DES POLONAIS.

Espagnols, rendez-vous.
Vengeance! (*bis.*)

(*En descendant la scène ils mettent la main sur la garde de leurs épées, et se menacent... — Bientôt ils tirent leurs sabres, leurs épées, et sont prêts à se précipiter les uns sur les autres.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, Mme DE COULANGES, *vêtue en soldat, uniforme de don Juan. — Elle s'élance au milieu d'eux.*

Mme DE COULANGES.

Arrrêtez!...

(*Un roulement se fait entendre et se mêle au bruit des trompettes.*)

D. JUAN.

Céline!

CHARLES, *surpris.*

C'est elle!...

Mme DE COULANGES.

Capitaine! tout le monde, je l'espère, rendra justice à votre bravoure et à votre loyauté... mais vous ne pouvez

rien contre le sort... Les troupes espagnols sont maîtresses de tous les postes. (*On voit le fond se garnir de soldats espagnols.*) Et la flotte américaine les attend.

CHARLES, D'ERCILLA, D. JUAN.

Est-il possible?

(*On entend trois coups de canon.*)

Mme DE COULANGES.

Entendez vous-même le signal. Les vaisseaux ont fini d'appareiller... et l'embarquement se prépare.

SCENE V.

LES MÊMES, LE RÉSIDENT.

LE RÉSIDENT.

J'espère que nous sommes vainqueurs... J'ai entendu le canon en réjouissance.

CHARLES.

Oui, tenez... regardez!

LE RÉSIDENT.

Quoi! ce sont les Espagnols!...

Mme DE COULANGES.

Grâce à cet uniforme, j'ai pu les avertir... car vous aviez ordonné de ne retenir que les femmes.

LE RÉSIDENT.

C'est vrai... Je soupçonne que je suis un sot... Pour retenir cette femme-là... j'aurais dû donner la consigne de ne laisser sortir aucun homme.

Mme DE COULANGES.

Capitaine!... pardonnez-moi d'avoir déjoué vos projets... je ne pouvais plus vivre avec ma honte. (*A don Juan, lui portant les armes.*) Colonel, me voilà près de vous, à la vie, à la mort!

D. JUAN, *bas.*

A la vie! à la mort!

CHARLES, *à part.*

Cette femme-là est un brave!... (*Haut.*) Colonel... et vous, Général!... je me trouve heureux que la fortune m'ait enlevé les moyens de vous nuire... Je vous avais sauvé la vie, je ne pouvais pas vous l'ôter... Sans adieu! nous nous reverrons en Espagne.

(*Il met la main sur la garde de son sabre.*)

LE RÉSIDENT.

Je vous souhaite un bon voyage.

(*Tous les Officiers et le Résident se font leurs adieux pendant le chœur.*)

FINAL.

En Espagne, en Espagne,
En Espagne!

MAD. DE COULANGES.

Douce patrie,
Toujours chérie,
Etc, etc.

CHŒUR.

En Espagne, en Espagne,
Partons, partons.

FIN DE LA CINQUIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2153
A77E8

Artois, Achille d'
L'espionne